

## L'ÂME BLANCHE D'UN NÈGRE.

ANECDOTE PERSANE.

Méan-Ben-Zaïdé nous a raconté le fait suivant.

Lors des guerres de la succession au califat de Bagdad, je commandais les troupes du parti des légitimistes contre le prétendant Abou-Djeaffer-Ben-Mansour. Après une lutte longue et acharnée, ses partisans ayant vaincu les nôtres, le prétendant fut proclamé calife. Il avait entendu parler si souvent de ma bravoure et de ma libéralité, qu'il résolut de s'emparer de ma personne. Les récompenses qu'il fit promettre à quiconque me livrerait à lui étaient trop séduisantes pour qu'il me fût impossible de compter sur le refuge que je m'étais choisi dans la ville même de Bagdad.

Je pris donc toutes les mesures propres à me rendre la fuite facile au premier moment favorable.

D'abord, je passai quelques jours assis en plein soleil, la tête nue et déshabillé, jusqu'à ce que la couleur de ma peau devint noire comme celle d'un Arabe. Puis je coupai ras mes moustaches et ma barbe. Ainsi métamorphosé, un beau matin, j'endosse une tunique en bure, semblable à celle des portefaix de la ville, je monte sur mon chameau et je pars tout seul. Je traverse la ville sans être remarqué, et je poursuis lestement ma route en me dégageant du réseau de ces nombreuses impasses qui encombrèrent les faubourgs de Bagdad; mais tout à coup je me vois accosté par un nègre. Très-laid de figure, grand, robuste, il portait un long sabre suspendu en bandoulière. Il saisit la bride de mon chameau et le contraint de s'agenouiller. Je n'eus pas le temps de faire un seul mouvement que je me sentis serré dans la vigoureuse étreinte de ses bras comme dans un étau.

— Je te trouve, à la fin des fins! me dit-il. Ah! la bonne prise, tant désirée, tant recherchée par le prince des vrais croyants (le calife.)

— Mais tu ne me connais point. Pour qui me prends-tu donc? Cesse tes plaisanteries, et va-t-en chercher ailleurs ton Méan-Ben-Zaïdé. Je n'ai rien de commun avec cet homme-là. Crains Dieu!

— Trêve de ces finesses. Je n'ai pas le moindre doute sur ton identité, et je te connais mieux que tu ne te connais toi-même. Voyant qu'il me serait impossible de le tromper, je lui dis:

— Eh bien, oui, je suis Méan-Ben-Zaïdé; mais quel avantage retireras-tu de ma mort? Si tu convoites la récompense promise au dénonciateur, tiens, j'ai sur moi une broche en diamants dont le prix surpasse de beaucoup la valeur de ce que tu espères obtenir du calife. La voici; accepte-la comme un cadeau de ma part, et sauve-moi la vie.

— Fais-moi voir la broche.

Après avoir examiné attentivement les pierreries de la broche, il reprit:

— Tu m'as dit vrai. C'est un bijou de très haut prix, à n'en pas douter. Cependant, réflexion faite, je ne crois pas devoir l'accepter avant que tu ne me promettes de répondre sincèrement à la question que je vais te faire. Si tu refuses, je ne te laisserai pas partir.

— Je répondrai. Demande.

— Tu t'es acquis une belle réputation dans le monde par ta bravoure ainsi que par les grandes largesses que tu aimais à répandre autour de toi. Eh bien, dis-moi, sur ta conscience, as-tu jamais donné à quelqu'un la totalité de ton avoir? — Non. — Et la moitié? — Non. Et le tiers? — Non...

Le nègre poursuivit son interrogatoire jusqu'au dixième; et je fus obligé chaque fois de faire une réponse négative. Je me sentis extrêmement confus lorsque je vis qu'il s'agissait de la dime prescrite par

le Coran; mais pour ne pas mentir tout à fait, je répondis:

— Il peut se faire qu'en effet j'aie donné le dixième.

— Je suis, dit le nègre, que tu n'as jamais donné un dixième de ta fortune. Quant à moi, je marche, comme tu me vois, toujours à pied, et je me nourris et m'habille moyennant vingt *dirhems* par mois que je reçois à titre de traitement, tandis que les diamants de cette broche valent plusieurs milliers de *dirhems*, (ducats d'or). Je ne possède rien au-delà de mon traitement. Cependant, écoute, je te fais cadeau de la broche que tu m'as donnée, et je te rends ta liberté, par égard pour tes vertus. J'y gagne aussi, mais à ma façon: en te faisant ainsi propriétaire de cette richesse qui pouvait être ma propriété, je veux que tu te souviennes toujours qu'il y a quelqu'un dans ce monde qui te surpasse en libéralité et en désintéressement. Ne t'enorgueillis donc pas de ce que tu as fait jusqu'ici, et désormais apprends à considérer les plus riches dons que tu prodigueras comme d'une valeur comparativement insignifiante.

— En disant cela, le nègre me remit la broche avec les guides de mon chameau, et s'en alla. Je criai:

— Reviens vers moi, homme généreux. Dieu m'est témoin que tu m'as couvert de honte et de confusion, et qu'il me serait plus facile de livrer ma tête sous le fer d'un bourreau que de vivre sous le poids d'une obligation semblable. Reviens, reprends cette broche, je t'en conjure, je t'en supplie...

Il détourna la tête et me répondit en souriant:

— Tu veux que je retourne pour abjurer mon vœu, et à l'endroit même où je viens de le faire. Non, tu ne me feras pas mentir.

Le nègre disparut, et jamais je n'ai pu le retrouver, malgré toutes mes recherches.

## ORFÈVRERIE.

On nous avait souvent parlé de la maison Robt Hendery, et, curieux d'en voir les ouvrages, nous allâmes visiter cette établissement d'orfèvrerie de tous genres. Nous n'avions pas été trompé sur le talent de M<sup>r</sup> Hendery. C'est un véritable artiste, et les objets d'art, qu'il nous montra avec une extrême obligeance, prouvent que Montréal possède aujourd'hui des hommes remarquables et qui feront progresser les arts. C'est à nous, de faire connaître ceux qui les cultivent avec distinction. Donc, M<sup>r</sup> Hendery fait en ce moment un œuvre d'art: c'est un candelabre en argent massif sous la forme d'un érable sortant d'un socle triangulaire; sur la plate-forme du socle sont posées les statuettes, en argent massif, de Jacques Cartier, de M<sup>re</sup> Plessis et de Montcalm; ces statuettes sont admirablement travaillées. Des médaillons ornent les faces du socle, et chaque angle est gracieusement orné de pendants représentant des fleurs feuillées et ciselées avec un rare talent. Chaque bobèche est accompagnée du feuillage de l'érable qui tombe avec un charmant abandon.

Quoique cette magnifique pièce ne soit pas encore terminée, les parties séparées que nous avons examinées avec soin, dénotent de la part de M<sup>r</sup> Hendery le désir de se mettre à la hauteur des meilleurs orfèvres de la métropole. Nous félicitons sincèrement cette maison d'avoir si bien reproduit la composition de M<sup>r</sup> Fréret, dont le talent est constaté par plus de vingt années d'expérience passées chez les meilleurs orfèvres de la grande cité de Londres.

On peut voir, en ce moment, chez MM. Laurent & Laforce, un magnifique piano de la manufacture d'Hazleton, de New-York, qui est le plus parfait instrument que nous ayons encore vu à Montréal. Nous invitons les artistes et les amateurs à aller toucher ce piano pour reconnaître par eux-mêmes l'excellence des instruments de cette maison dont MM. Laurent et Laforce sont les agents spéciaux pour la vente de ces pianos.